

Prédications d'après Blaise Pascal, 2024

prononcées lors des rencontres de la SAPB à
l'église Saint-Etienne-du-Mont

père de Nadaï, op

Sommaire

1	Prédication sur l'Épiphanie, 10 janvier 2024	3
2	Prédication sur l'immortalité de l'âme, 24 janvier 2024	4
3	Prédication sur la pénitence, 21 février 2024	5
4	Prédication sur le silence, 6 mars 2024	6
5	Prédication sur l'imitation du Christ en son agonie, 20 mars 2024	7
6	Prédication sur résurrection et eucharistie, 3 avril 2024	8
7	Prédication sur l'imputabilité du péché, 1er mai 2024	9
8	Prédication sur la fin de la vie chrétienne, 29 mai 2024	10
9	Prédication sur la vraie naissance, 19 juin 2024	11
10	Prédication sur l'orgueil et la concupiscence, mercredi 11 VIIbre 2024	12
11	Prédication sur l'ange et l'homme, mercredi 28 VIIbre 2024	13
12	Prédication sur la joie, mercredi 9 VIIIbre 2024	15
13	Prédication sur les âmes du purgatoire, mercredi 27 IXbre 2024	16

1 Prédication sur l'Épiphanie, 10 janvier 2024

En ce mercredi dans l'octave de l'Épiphanie, consultons de nouveau le merveilleux Abrégé que Pascal a donné de la vie de Notre-Seigneur, sur ce triple mystère de l'adoration des mages, du Baptême du Christ et des noces de Cana, que la tradition conjoint, comme en témoigne l'antienne à *magnificat* des 2es vêpres de la fête.

« 9. Le 6 janvier, les Mages [...] vinrent adorer [Jésus-Christ]. Hérode, alarmé de cette naissance, craignant qu'il n'usurpât son empire, commande aux Mages de l'avertir du lieu où ils le trouveraient, mais eux, avertis par l'Ange, ne retournèrent pas à Hérode. »

Ainsi Pascal, sitôt qu'il fait mention des mages, nous transporte à Béthléem, où il arrête un instant la méditation du lecteur. Il remonte ensuite le temps de l'évangile, jusqu'à l'audience du roi Hérode, avant de revenir à la crèche au moment où les mages la quittent. Ils sont alors, écrit Pascal, « avertis par l'Ange ». Trait vraiment remarquable, puisqu'en sa faveur, Pascal s'écarte de la lettre de l'évangile, qui indique que les mages ont été *avertis en songe* ; le 3e nocturne de l'office de l'Épiphanie, que Pascal sans doute célébrait, comportait en outre un sermon de Grégoire le Grand, indiquant qu'il convenait aux seuls juifs, déjà éclairés par l'ancienne révélation, de bénéficier de la société des anges, tandis que le mystère du Christ se déclare à ces païens que sont les mages par des signes visibles, produits par un être inanimé telle que l'étoile. Or, Pascal tait entièrement la part qui revient à l'étoile dans le voyage des mages. Mais cette précision : « averti par l'ange », se rencontre par deux fois dans l'Abrégé, et c'est à propos de Joseph : la première fois pour l'instruire de l'origine divine de la grossesse de sa femme, la deuxième pour le commander de fuir en Égypte avec Marie et l'Enfant. Cette précision met en rapport les mages en rapport avec l'époux de Marie, comme avec celui qui sert le dessein du Dieu qui se cache en Jésus-Christ, de cacher Jésus-Christ même sous le voile d'une famille ordinaire, et de le dérober à l'inquisition d'Hérode.

Dans les *Pensées*, nous trouvons cette remarque, qu'il n'est que de « rares savants pieux » (L 952). La tradition relève tour à tour le paganisme des mages, mais aussi leur caractère de savants. Ce sont gens du 2e ordre, qui « ont pour objet l'esprit » (L 933). Ils s'ouvrent ici au 3e ordre, celui de la charité à quoi ils se soumettent par l'hommage de leur adoration comme savants, bien mieux que par celui de leurs riches présents, que Pascal met en oubli ; cet or recherché par les riches et les gens du 1er ordre, qui comporte aussi les rois. Ceux-là sont représentés par Hérode, dont les mages ne se jouent qu'une fois introduits dans l'ordre de la charité.

« Rares savants pieux », écrit Pascal. La manifestation de Dieu dans la 1ère Épiphanie n'est que pour quelques uns. Toutefois, quand il s'agit de peindre le Baptême, comme 2e Épiphanie, Pascal en relève le caractère public. Il emprunte la parole prononcée par le Père depuis les cieus ouverts à l'évangile de saint Mathieu plutôt qu'aux évangiles de saint Marc et de saint Luc : non pas : *Tu es mon Fils bien aimé*, mais *Celui-ci est mon Fils bien aimé*. Elle n'est

pas à l'adresse de Jésus-Christ seulement, mais de « tous les peuples », écrit Pascal, afin qu'ils « connussent, par la descente visible du Saint-Esprit, et par le témoignage de Jean, qu'il était véritablement le Christ. » (17)

Et cependant, on entend bien que tous ces peuples n'étaient pas corporellement présents, mais virtuellement convoqués à recueillir le témoignage évangélique. « Celui qui avait la ressemblance de la chair de péché fut lavé par la ressemblance de baptême du Saint-Esprit, car en effet celui qui était né du Saint-Esprit ne devait pas renaître du Saint-Esprit. » (*Id.*). On ne peut être véritablement témoin du Baptême du Christ que moyennant la foi qui va au-delà de cette double ressemblance ou apparence. Les yeux de chair ne voient qu'un homme qui se rend au baptême des pécheurs ; les yeux de la foi vont au-delà : ils distinguent, d'une part, l'institution du baptême dans l'Esprit-Saint, qui est la part des chrétiens ; et d'autre part, l'auteur du salut, qui n'a point de part, comme tel, au salut qu'il ménage dans ce mystère.

L'antienne des 2es vêpres de l'Épiphanie parle de « trois miracles », *tribus miraculis*. Or, voici comment Pascal parle de celui de Cana : « il arriva à Cana de Galilée où, sur l'avis de Marie sa mère, il changea l'eau en vin. », au n°23, et il en parle plus loin comme d'un « miracle », en effet, au n°30b. Le contraste est remarquable, entre la sobriété du miracle de Cana, et la manière dont Pascal détaille le Baptême. Le Baptême n'est pas un miracle, au sens technique : non pas une œuvre préternaturelle, passant les forces ordinaires de la création, mais une œuvre surnaturelle, du Créateur et Sauveur lui-même. Dans l'épisode des mages, ce qu'il y avait de proprement miraculeux, le mouvement de l'étoile, est passé sous silence. L'Épiphanie, comme évidence du mystère, manifeste surtout la condition de cette évidence : la grâce intérieure, ménagée à quelques uns dans l'ordre des savants, et parmi tous les peuples, qui dessille les yeux du cœur : « Ô qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence aux yeux du cœur, et qui voient la sagesse. » (L 308b)

2 Prédication sur l'immortalité de l'âme, 24 janvier 2024

La foi chrétienne et ses promesses n'ont de sens qu'adressées à une âme immortelle, capable d'accueillir l'éternité de Dieu. Pour que ses lecteurs puissent les goûter, sans doute fallait-il que Pascal répliquât aux libertins « Les athées, écrit-il, doivent dire des choses parfaitement claires. Or il n'est pas parfaitement clair que l'âme soit matérielle » (L 161), et soit donc sujette à la corruption propre à toute nature matérielle. Pascal tient au contraire que la sensation matérielle a l'âme pour siège, en ce que l'âme domine souverainement l'ordre de la matière : « Qu'est-ce qui sent du plaisir en nous ? Est-ce la main, est-ce le bras, est-ce la chair, est-ce le sang ? On verra qu'il faut que ce soit quelque chose d'immatériel » (L 108).

On ne le verra guère pourtant dans l'ouvrage qu'il méditait. Il en est ici de l'immortalité de l'âme comme de l'existence de Dieu : « Les preuves de Dieu

métaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes et si impliquées, qu'elles frappent peu, et quand cela servirait à quelques uns, cela ne servirait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration, mais une heure après ils craignent de s'être trompés » (L 190). L'une et l'autre vérité est au plus haut point intelligible. Mais l'intelligence s'exerce dans une nature malade qui amortit l'écho que la vérité découverte pourrait trouver en l'homme. Dans le héros stoïcien, l'âme humaine, il est vrai, paraît s'élever au-dessus des conditionnements de la matière. Mais par ailleurs, Montaigne nous la fait voir engluée dans le sensible, comme celle des animaux qui n'existe que pour le corps, et est réduite à néant quand elle se sépare de lui.

Si l'homme était par soi-même assuré que son âme est immortelle, il s'envisagerait destiné pour le paradis ou bien l'enfer, et inclinerait de soi-même à réformer sa vie. Au lieu de quoi, il ne peut exclure l'hypothèse que son âme, à la mort, soit anéantie comme celle des bêtes. Mais comme l'hypothèse n'est pas parfaitement claire, il ne peut entièrement s'en reposer sur elle, ni faire que la jouissance de cette vie présente ne soit traversée par l'hypothèse de l'enfer. « Je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais ou dans le néant ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage » (S 681).

Saint Thomas tient qu'il est des vérités connaissables par la science mais auxquels seuls les savants accèdent en fait ; mais l'autorité de la foi les enseigne à tous les hommes, en leur donnant, à leur sujet, une inébranlable certitude, plus grande encore que celle que donne la science. Pascal, assurément, range l'immortalité de l'âme parmi ces vérités. Il est vain d'en chercher en soi la certitude. Et si notre raison est capable d'une certitude à ce sujet, c'est qu'elle est « embarquée » à parier sur le néant ou sur l'éternité, sur laquelle Jésus-Christ ouvre à l'âme une issue heureuse. « Il n'y a de bien en cette vie qu'en l'espérance d'une autre vie ; on n'est heureux qu'à mesure qu'on s'en approche ; et, comme il n'y aura plus de malheurs pour ceux qui avaient une entière assurance de l'éternité, il n'y a point aussi de bonheur pour ceux qui n'en ont aucune lumière » (*Ibid.*).

3 Prédication sur la pénitence, 21 février 2024

Comme l'année dernière, j'ai consulté Pascal sur le sujet de la pénitence à quoi l'Église consacre le temps du carême.

On rencontre chez lui tous les emplois de ce terme en usage aujourd'hui, et qui correspondent à l'expression « faire pénitence » ; ainsi quand il recommande « de porter les personnes renouvelées intérieurement par la grâce à faire des œuvres de piété et de pénitence proportionnées à leur portée » (S 772). La pénitence se marque extérieurement par des pratiques austères à quoi, dit ailleurs Pascal, « nos sens s'opposent » (S 753) ; aussi convient-il de les y apprivoiser doucement, pour avoir raison, à la fin, de leur opposition. Mais en soi, la pénitence est proprement un acte intérieur de contrition, de regret profond de ses fautes qu'inspirent la piété et l'amour de Dieu ; elle donne ainsi son nom au sa-

crement, parce qu'elle est, selon la foi de l'Église, la condition de sa validité : « Ce n'est pas l'absolution seule qui remet les péchés, au sacrement de pénitence, mais la contrition » (S 591).

Mais Pascal emploie une fois le terme de pénitence dans un sens propre à sa doctrine : « [la] religion [chrétienne. . .] consiste à croire que l'homme est déchu d'un état de gloire et de communication avec Dieu en un état de tristesse, de pénitence et d'éloignement de Dieu, mais qu'après cette vie on serait rétabli par un Messie qui devait venir » (S 313). La pénitence ne désigne donc ici rien de moins que la condition présente de tout homme, naissant avec au fond du cœur la tristesse d'une trace toute vide de Dieu. Dans les *Écrits sur la grâce*, Pascal décrit le bonheur d'Adam, dont les enfants d'aujourd'hui ressentent obscurément la perte, comme la liberté chez lui de jouir de la présence de Dieu à sa guise.

Dans l'état de la nature déchue au contraire, on ne peut aller à Dieu que si lui revient vers l'homme ; le premier trait par où il se manifeste, d'après l'*Écrit sur la conversion du pécheur*, est de lui inspirer le dégoût de ce qui n'est pas Dieu, et où l'homme tâchait de divertir sa tristesse ; de sorte qu'il éprouve sa condition comme étant de pénitence en effet. Dieu peut se manifester ensuite en inspirant le goût de sa présence directe : « Joie, joie, pleurs de joie », avant de rendre l'homme à la pénitence, cet éloignement de Dieu éprouvé non plus seulement comme une peine, mais comme l'effet d'une faute, par la participation à la faute d'Adam : « Je m'en suis séparé. » Et cependant, la vision de Jésus-Christ au Jardin des Oliviers, accablé intérieurement par la vue de nos péchés, inspire à Pascal ce cri : « Que je n'en sois jamais séparé » : « Que je ne sois jamais séparé de Jésus-Christ souffrant » qui, « plus abominable que moi, dit Pascal au Mystère de Jésus, se tient honoré que j'aïlle à lui et le secoure » dans les œuvres de pénitence qu'il déploya auprès des pauvres.

4 Prédication sur le silence, 6 mars 2024

A proportion peut-être qu'il s'éprouve bruyant et bavard, notre siècle se prend de passion pour le silence des monastères. « Saintes demeures du silence » : c'est ainsi que le jeune Racine désignait Port-Royal des Champs. Pascal sans doute éprouva la puissance de son silence en janvier 1655, lors de la retraite qui succéda à sa deuxième conversion : « On n'entend les prophéties, écrit-il, que quand on voit les choses arrivées, ainsi les preuves de la retraite et de la direction, du silence, etc., ne se prouvent qu'à ceux qui les savent et les croient » (S 751) *Venez et voyez*, dit le Christ dans l'Évangile.

Il y a, pour Pascal, silence et silence : il est un silence dont l'insignifiance paralyse : « Le silence éternel de ces espaces infinie m'effraie » (S 233) ; un silence muet, en ce qu'il rend muet celui qu'il captive : « . . . [il] tremblera à la vue de ces merveilles, et je crois qu' . . .] il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption. » (S 230). Mais il est un autre silence qui ne jette pas l'homme dans ce muet vertige, mais le ressaisit au contraire sur l'abîme des deux infinis. Ce silence est la condition d'une « conversation intérieure », écrit Pascal, dont Dieu est le sujet : « Il faut se tenir en silence autant qu'on

peut et ne s'entretenir que de Dieu qu'on sait être la vérité » (S 132)

Car notre Dieu n'est pas silence, comme celui des bouddhistes : il se cache derrière le « silence éternel » des « espaces infinis » ; mais, à ceux qu'éclaire sa grâce, il se déclare Parole, et parole qui fait parler, en ce qu'elle suscite des prophètes dont la voix éclate dans le monde, et qu'importe si ce monde est sourd.

Pascal est de ces prophètes, que la parole oppresse parce qu'elle brûle de se répandre. Son personnage, à la 18e Provinciale, ne peut imiter le silence que Port-Royal observe devant les calomnies que les jésuites publient sur Jansénius : « Je les vois si religieux à se taire que je crains qu'il n'y ait en cela de l'excès. Pour moi, mon Père, je ne crois pas le pouvoir faire. »

L'être de fiction qui écrit dans les *Provinciales* reçoit l'aveu de l'auteur dans les *Pensées* : « Le silence est la plus grande persécution. Jamais les saints ne se sont tus. Il est vrai qu'il faut vocation. Mais ce n'est pas des arrêts du Conseil qu'il faut apprendre si on est appelé, c'est de la nécessité de parler. Or après que Rome a parlé et qu'on pense qu'il a condamné la vérité [...] il faut crier d'autant plus haut qu'on est censuré plus injustement et qu'on veut étouffer la parole plus violemment, jusqu'à ce qu'il vienne un pape qui écoute les deux parties et qui consulte l'antiquité pour faire justice. » (S 746). Or, la force des cris, on le voit, ne se règle pas sur l'heure de cette justice qu'on espère, mais bien sur le témoignage à rendre à la vérité seule.

5 Prédication sur l'imitation du Christ en son agonie, 20 mars 2024

Pascal s'attache à contempler le mystère de Jésus dans son agonie, en ce qu'il a d'inimitable au reste des humains. L'accablement d'esprit où Jésus s'est alors trouvé, rejaillissant au dehors en sueur de sang, est directement rapporté à l'Incarnation du Fils Unique. « Jésus souffre dans sa Passion les tourments que lui font les hommes. Mais dans l'agonie il souffre les tourments qu'il se donne à lui-même. [...] C'est un supplice d'une main non humaine, mais toute-puissante. Et il faut être tout-puissant pour le soutenir. »

Cette destinée de Jésus-Christ est donc impénétrable. Cela se remarque à sa solitude, inaccessible en sa profondeur au reste des humains : « Jésus est seul dans la terre non seulement qui ressent et partage sa peine, mais qui la sache. » « Il souffre cette peine et cet abandon dans l'horreur de la nuit. » Mystère de Jésus, ici tellement singulier qu'il en est incommunicable : c'est ce que déclare l'invincible sommeil des trois amis pourtant « choisis », dit Pascal, pour être avec lui. Ainsi appartient-il à l'essence du mystère de Jésus que ses plus confidents disciples en soient absents. Mystère de Jésus, impénétrable un temps à Jésus même, tellement, dit Pascal, que Jésus « se fâche » de « les trouve[r] dormants, à cause du péril où ils exposent non lui, mais eux-mêmes » ; et ce n'est qu'à la fin que Jésus admet que l'heure n'est pas encore venue qu'ils reçoivent part du mystère de Jésus : « Jésus les trouvant dormants [...] il a la bonté de ne pas les

éveiller, et les laisse dans leur repos. »

« Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde. Il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. » Cette parole, demeurée vaine un moment dans la nuit de l'agonie, est donnée comme actuelle à l'éveil de Jésus de la nuit du tombeau. La résurrection de Pâques, dont les disciples recueillirent pour le monde entier les fruits au matin de Pentecôte, va à les ramener au Mont des Oliviers, désormais délivrés du lourd sommeil qui les avait tenu éloignés du mystère de Jésus, et les avait fait manquer à lui porter secours en son excessive détresse. Et c'est ainsi qu'il leur donne d'imiter Jésus, « ne regard[ant] pas en Judas son inimitié, mais l'ordre de Dieu qu'il aime, et [il] la voit si peu qu'il l'appelle ami. » On peut ainsi mettre en regard ce trait que Pascal distingue chez le Seigneur à ce qu'il écrit lui-même à sa sœur et à son beau-frère pour les exhorter à combattre pour la vérité avec une patience que les oppositions n'ébranlent pas : « si nous souffrons les empêchements avec patience, cela signifie qu'il y a une uniformité d'esprit entre le moteur qui inspire nos passions et celui qui permet les résistances à nos passions ; et comme il est sans doute que c'est Dieu qui permet les unes [les résistances], on a droit d'espérer humblement que c'est Dieu qui produit les autres [les passions]. »

6 Prédication sur résurrection et eucharistie, 3 avril 2024

Pascal écrit au fragment S 767 des *Pensées*, parlant de Jésus-Christ : « Il s'est donné à communier comme mortel en la Cène, comme ressuscité aux disciples d'Emmaüs, comme monté au ciel à toute l'Église. » Pascal se montre ici fidèle au réalisme eucharistique tel qu'enseigné par saint Thomas (IIIa, q. 82, a. 3-4). Certes, dans l'eucharistie, le mode de présence du corps et du sang du Christ les mettent à couvert de tous les aléas que leur sacrement pourrait subir dans le temps. Mais comme le Christ donne là son corps et son sang en vérité, il les y donne selon leur disposition, en particulier historique. S'agissant de la Cène, « il est manifeste que le corps du Christ était le même, qui s'offrait à la vue des apôtres, et que les Apôtres consommaient sacramentellement, et qui était alors passible et mortel, étant près de souffrir la Passion » (a. 3, *Ad Resp.*) ; de sorte, poursuit Thomas à l'article suivant, que « si l'on avait consacré ou conservé ce sacrement quand son âme était séparée de son corps, l'âme du Christ n'eût pas été présente sous ce sacrement » : on eût donc communie à un corps en état de mort.

Selon cette doctrine, Pascal admettant que le Christ s'est offert en nourriture aux disciples d'Emmaüs, ces derniers ont communie à un corps vivant de la vie de la gloire, et les fidèles de l'Église communient aujourd'hui à son corps exalté dans cette même gloire, l'Ascension étant le mystère qui parachève la destinée personnelle de Jésus-Christ.

Mais cette doctrine doit être articulée à cet autre trait, que Thomas cite dans des vers qui avaient cours en son temps : « Le Christ en son hostie nulle

plaie ne reçoit/Mais peut-être en son cœur quelque douleur conçoit »¹. Il est maître désormais, de par son Ascension, du temps et de l'histoire, et de sa propre histoire. Il peut rendre présents à notre histoire les traits qu'il a vécus dans la sienne propre : les traits heureux, mais aussi, les traits douloureux, s'il est vrai que cela est nécessaire à notre salut, afin de passer, avec lui de la mort à la vie.

En vertu de ce mystère, Pascal peut déclarer : « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde. Il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. » Le chrétien peut aujourd'hui se rendre présent au Christ en agonie, à quoi le sommeil fit manquer les plus grands apôtres : Pierre, Jacques et Jean. Il le peut par la présence du Christ aux plus petits qui sont ses frères. Mais cette présence sans doute a son principe dans la sainte eucharistie, puisqu'il y demeure en vérité. Il n'est pas indifférent qu'au même fragment S 767 des *Pensées*, immédiatement avant le trait cité, se rencontre cet autre : « Il me semble que Jésus-Christ ne laissa toucher que ses plaies après sa résurrection. *Noli me tangere*. Il ne faut nous unir qu'à ses souffrances. »

7 Prédication sur l'imputabilité du péché, 1er mai 2024

« Nous soutenons donc, dit le jésuite de la IVe Provinciale, comme un principe indubitable, *qu'une action ne peut être imputée à péché, si Dieu ne nous donne, avant que de la commettre, la connaissance du mal qui y est, et une inspiration qui nous excite à l'éviter*. » À l'objection de Montalte, qu'à ce compte, des gens de sa connaissance, « dont la vie est dans une recherche continuelle de toutes sortes de plaisirs, dont jamais le moindre remords n'a interrompu le cours » ; que de telles gens dis-je, seront les plus exempts de péchés, car ne pensant jamais à Dieu, le jésuite réplique que l'expérience le trompe, parce que, dit-il, « Dieu n'a jamais laisser pécher un homme sans lui donner auparavant la vue du mal qu'il va faire, et le désir, ou d'éviter le péché, ou du moins d'implorer son assistance pour le pouvoir éviter : et il n'y a que les Jansénistes qui disent le contraire. »

Ce peut être là un aspect de cette grâce suffisante que les jésuites professent que Dieu donne à tous. Leur doctrine est bien propre à servir leur politique, et à les faire bien recevoir partout. Ils mettent leur Dieu à couvert du grief qui frappe le Dieu des jansénistes, qui ne départit qu'à quelques un la grâce efficace et la persévérance. Ils se rendent aimables à leurs puissants pénitents, dont ils mettent la conscience en repos en multipliant les conditions à l'imputabilité de leurs péchés. Ils ont enfin de quoi répondre aux dévots jaloux des droits de Dieu, en rejetant la faute sur l'homme obstiné à pécher malgré la grâce.

Notre siècle hérite des pensées qui se firent jour en ce temps-là. Dieu achevant de se convertir à l'égalité démocratique, nous sommes bien près de passer de la grâce pour tous à la gloire pour tous, tant court l'idée que l'enfer sera vide. En

1. *Pyxide servato poteris sociare dolorem inatum, sed non illatus convenit illi*. (IIIa, q. 82, a. 3, Ad Resp.)

outre, un des principes fondamentaux de l'enseignement catholique de la morale, est aujourd'hui la différence entre faute et péché. Il ne serait pertinent de parler de péché que pour ceux que la foi éclaire, et qui savent ainsi offenser Dieu. Pour les autres, l'ignorance de la loi divine ne les rendrait pas justifiables au même titre du tribunal de Dieu. C'est ainsi qu'on évite aujourd'hui dans les chaires d'enseigner certains points de la morale, crainte de produire des pécheurs.

Pascal a alerté dès leur naissance contre ces nouveautés et les périls où elles engagent la foi. Il n'y a pas que « les Jansénistes qui disent le contraire », car c'est aussi la pensée de Thomas. Pour ce docteur, le péché consiste en un acte volontaire désordonné. La volonté se porte directement vers l'objet qu'elle préfère, et ce choix se trouve contraire à la loi divine. La *conversio ad objectum* est première et essentielle pour constituer le péché, tandis que l'*aversio a Deo*, l'avertance au péché comme péché, est accidentelle. Le pécheur ne brave pas Dieu : sa conduite manifeste qu'il l'a oublié. Pascal relève la vérité de l'antique doctrine des mœurs. Il nous avertit que l'oubli de Dieu, loin d'être une excuse, est le danger qui nous guette dans toutes nos œuvres.

8 Prédication sur la fin de la vie chrétienne, 29 mai 2024

« Le serviteur ne sait ce que le maître fait, car le maître lui dit seulement l'action, et non la fin. Et c'est pourquoi il s'y assujettit servilement et pèche souvent contre la fin. Mais Jésus-Christ nous a dit la fin. Et vous détruisez cette fin. » (S 764)

Ces lignes de Pascal sont désormais recueillies dans les *Pensées*. Les avait-il d'abord destinées pour figurer dans une des lettres où Montalte, cessant de correspondre avec le provincial, apostrophe directement les jésuites sur leur morale ? Puisqu'elles ne furent pas publiées, nous préférons penser que Pascal ne porte pas ici le masque de Montalte, mais qu'il épanche lui-même son cœur devant Dieu, comme le roi David dans le psaume 118 que Pascal aimait tant : *J'ai vu, Seigneur, les prévaricateurs de vos ordonnances, et je séchais de douleur, parce qu'ils n'ont point gardé vos paroles.*

« Et vous détruisez cette fin », écrit Pascal, sans désigner cette fin, comme s'il en avait lui-même l'esprit tout rempli, et qu'elle était trop sainte pour être nommée ailleurs que dans l'évangile. Pascal ne quitte pas la nuit du mémorial où le Seigneur lui fit entendre son évangile, en saint Jean : *Cette est la vie éternelle, qu'ils te connaissent, seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ.* Ceux qu'il destine à cette connaissance reçoivent d'ores et déjà le titre d'amis, selon cette amitié qui est la véritable fin de la vie chrétienne.

Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande, dit encore le Christ dans ce même évangile. L'amitié de Dieu est indissolublement liée à une pratique ou, comme le dit ici Pascal, à une « action » qui serait servile hors cette amitié.

Ces vues pascaliennes vont contre celles dont on est aujourd'hui prévenu au

sujet du Dieu de Port-Royal. Celles-ci sans doute ont quelque fondement. Dieu est véritablement « ... cet être universel qu'on a irrité tant de fois et qui peut vous perdre légitimement à toute heure » et « [de qui] on n' a mérité que sa disgrâce » (S 410). Pourtant, il est non moins véritablement le même qui dit en Jésus-Christ : « Je te suis plus ami que tel ou tel. » (S 751). :

L'œuvre des jésuites ne va qu'à la « dispense de l'obligation [d'aimer] Dieu », selon la 10e Provinciale, citant de leurs propres ouvrages. Ainsi « détruisent-ils la fin » : l' amitié avec Dieu. Par là, ils font déchoir le chrétien de la condition d'ami à celle d'esclave ; et toute la libération qu'ils lui procurent, selon cet humanisme tant vanté, est à adoucir les conditions de l'esclavage par l'octroi de ces dispenses dont ils se rendent les maîtres complaisants, pour recevoir les applaudissements du monde. Pascal n'en a que faire, lui à qui Dieu a découvert cette fin comme la perle de grand prix de l'évangile, digne qu'on renonce à tout pour elle.

9 Prédication sur la vraie naissance, 19 juin 2024

Ce jour de la naissance de Pascal nous était certes désigné pour remercier Dieu des bénédictions qu'il a daigné répandre sur notre œuvre durant les cinq ans qu'elle existe. Mais, de même que saint Louis signait Louis de Poissy plutôt que Louis de France, pour ce que, baptisé dans cette ville, il y naquit au royaume des cieux, où il est plus doux et glorieux d'être sujet que de régner ici-bas ; de même, pour Pascal, la naissance au jour visible n'est qu'un degré nécessaire pour naître au jour invisible de Dieu, de sorte qu'avec Jacqueline, il se plaît à rappeler à Gilberte dans leur lettre du 1er avril 1648 le souhait de M. de Saint-Cyran, que l'on désignât le baptême comme le « commencement de la vie » ; de sorte qu'il eût été assez dans l'esprit de celui que nous vénérons que nous nous fussions réunis le 27 juin, la date portée dans son acte de baptême à Clermont.

Cette vie divine et véritable, à lui communiquée dans le baptême, Pascal n'en rapporte pas l'origine à la déité absolue, mais au Fils éternel incarné en Jésus-Christ, « celui que je reconnais pour mon Dieu et pour mon père, qui s'est livré pour mon propre salut, et qui a porté en sa personne la peine de mes iniquités » écrit-il dans la Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies. Jésus-Christ, donc, est son père, et la vie baptismale qu'il tient de ce père prend source conjointement au Mont des oliviers et au Mont Golgotha : au Mont des Oliviers, où Jésus expia en son âme les iniquités du genre humain ; au Mont Golgotha, où il les expia dans son corps.

La prière que notre société s'est donnée et qu'elle aime à prononcer au lieu où Pascal repose s'adresse au Seigneur en ces termes : « Seigneur, vous n'avez rien du menteur. Vous n'êtes pas le Père du mensonge, mais le Père de la Vérité, c'est-à-dire, le Père du Christ. » La vérité : voilà bien en effet pour Pascal la note propre de cette vie que le chrétien reçoit à son tour de Jésus comme de son Père. Cette vie de Vérité gagna d'abord chez Pascal l'ordre propre aux esprits : dans les mathématiques, d'abord, dont les objets sont connaturels à l'esprit, de sorte que l'esprit n'y doit user que d'attention pour se garder contre l'erreur ; dans la

physique, ensuite, où l'esprit raisonnant sur la matière, il est davantage exposé à l'erreur, qui était alors générale touchant le vide, et que Pascal combattit contre les philosophes et savants ; l'esprit ne peut s'y garantir contre l'erreur que s'il condescend à s'affronter au règne visible et sensible par le moyen de l'expérience, dont Pascal détermina les règles.

Mais la vie de Vérité réservait Pascal pour de plus rudes guerres ; non plus celles où se divise l'ordre des esprits, mais celles qui agitent alors l'ordre des cœurs. Les fils de la Vérité n'ont plus seulement à lutter contre l'erreur, mais contre le mensonge. Car l'erreur y est, de soi, aisée à dissiper : s'agissant des vérités qui regardent la foi, et qui se sont déclarées au cours de l'histoire de l'Église, la Préface à un *Traité du vide* rappelle qu'il ne s'agit que d'ouvrir les livres : ainsi suffirait-il d'ouvrir celui de Jansénius, pour reconnaître de bonne foi sa conformité à la doctrine d'Augustin, le docteur de l'Église latine. Mais non : la Vérité éternelle a pris chair en Jésus ; elle y a pris corps, et l'Église est ce corps ici-bas. La Vérité éternelle est, par-là, historique : « L'histoire de l'Église, écrit Pascal dans les *Pensées*, doit être proprement appelée l'histoire de la vérité » (S 641). Et cette histoire est sinon militaire, du moins militante, contre un mensonge qui ne rougit pas de dénoncer infidèles quant à la foi à la Présence réelle les filles de Port-Royal dont les nuits se passent à l'adorer.

Mais la Vérité, devenue historique, ne laisse pas d'être éternelle. « Elle subsiste éternellement, et triomphe enfin de ses ennemis » dit la XIIIe Provinciale. Ainsi l'histoire de la vérité sera-t-elle consommée dans son éternité. Telle est l'espérance qui animait Pascal, dans ces luttes où il prit tant de part, en faveur aussi de ceux qui souffraient avec lui, et qui le porta même à la fin, après le temps des *Provinciales*, non plus seulement à s'élever contre le mensonge, mais à ramener encore à la Vérité ses enfants qu'on croyait perdus pour elle. Même s'il est d'usage d'opposer la morale des jansénistes à celle des héros du grand Corneille, que Pascal et les siens fréquentèrent à Rouen, quelque chose de leur générosité se laisse observer dans ce fils de la Vérité. Une âme est toujours assez bien née quand elle est née du sang de Jésus-Christ dont la vertu lui fut communiquée au baptême. Aussi est-elle toujours prête pour signaler sa valeur, et devant le monde, et devant l'Église, parce qu'elle combat d'abord en présence de Dieu seul et de ses anges.

10 Prédication sur l'orgueil et la concupiscence, mercredi 11 VIIbre 2024

Voici comme dans les *Pensées* (S 182), la sagesse divine s'adresse aux humains : « Vos maladies principales sont l'orgueil, qui vous soustrait à Dieu [et] la concupiscence, qui vous attache à la terre », c'est-à-dire, dit un autre fragment (S 653), « aux plaisirs terrestres ».

Les deux maladies cependant ne sont pas égales. L'orgueil, sans doute, est la plus funeste. N'est-ce pas parce qu'Adam, riche des dons de Dieu, s'est élevé en soi-même et s'est soustrait à Dieu, que l'humanité, déchue des dons de Dieu,

inclina aujourd'hui vers la terre ? La sagesse divine poursuit ainsi : « L'homme n'a pu soutenir tant de gloire sans tomber dans la présomption. Il a voulu se rendre centre de lui-même et indépendant de mon secours. [...] Alors] je l'ai abandonné à lui [...] Les sens indépendants de la raison et souvent maîtres de la raison l'ont emporté à la recherche des plaisirs. [Ainsi les hommes aujourd'hui sont-ils] plongés dans les misères de leur aveuglement et de leur concupiscence qui est devenue leur seconde nature. »

Dieu qui là s'irrite est toujours Père. Sa miséricorde domine jusque dans le châtement voulu par sa justice. La concupiscence à quoi la nature humaine est désormais assujettie fut un moyen d'ôter sa pâture à un orgueil funeste à l'homme, et d'humilier la nature pour que Jésus-Christ seul la pût relever.

Cette grâce nouvelle, différente de celle d'Adam, est en effet nécessaire. On pourrait penser que l'homme naissant désormais à une nature concupiscente serait du moins garanti contre l'orgueil. Or l'expérience nous instruit du contraire. Le premier ordre, l'ordre des corps, où il est indigne qu'une créature spirituelle mette sa gloire, compte pourtant des « grands de chair » (S 339). Le deuxième ordre, en revanche, a pour principe cette intelligence par quoi l'homme est homme et objectivement élevé au-dessus du reste de l'univers visible, qu'il est capable ainsi de penser. La grandeur des « grands génies », dont parle Pascal, serait-elle donc plus authentique, parce que proportionnée à ce qu'est l'homme ? Et cependant, la gloire véritable de connaître souvent touche moins les gens d'esprit que la fausse gloire d'être connu : « les philosophes mêmes [...] veulent [des admirateurs], et ceux qui écrivent contre veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit, et ceux qui les lisent veulent avoir la gloire de [les] avoir lus, et moi qui écris ceci ai peut-être cette envie... » (S 520).

Montaigne, qui peint l'homme faible et concupiscent, cède lui-même, dans son livre, au « sot projet de se peindre » (S 644). Ainsi les deux maladies de l'homme, loin de s'exclure l'une l'autre, conviennent-elles dans l'amour-propre, où Pascal dénonce un refus de la grâce divine. À qui estime que l'homme est trop bas pour que Dieu s'unisse à lui, il déclare : « je voudrais savoir d'où cet animal qui se reconnaît si faible a le droit de mesurer la miséricorde de Dieu et d'y mettre les bornes que sa fantaisie lui suggère » (S 182).

On avoue sans peine la bassesse de l'homme en général ; mais on répugne à l'avouer pour soi-même : « il conçoit une haine mortelle contre cette vérité qui le convainc de ses défauts. Il désirerait de l'anéantir » (743). Ainsi la racine du mal est-elle dans l'aversion pour la vérité. Elle est si profonde dans le cœur qu'il n'en peut être guéri que la Vérité en personne n'y descende plus profond encore.

11 Prédication sur l'ange et l'homme, mercredi 28 VIIbre 2024

Le mois de septembre comme le mois des anges, et de Marie comme reine des anges, nous engage à consulter Pascal, comme en ayant rendu le thème fameux

quand, s'inspirant de Montaigne, il écrivait dans les *Pensées* que « L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête » (S 557).

Pascal n'envisage pas qu'on veuille d'abord faire la bête. Adam pêcha d'abord par orgueil, et fut ensuite livré à la concupiscence. Nous pêchons tous en Adam, c'est-à-dire que nous avons, comme lui cette inclination à pêcher en ange, c'est-à-dire à nous élever nous-mêmes au-dessus de notre nature.

L'homme médiéval, pour qui toute connaissance procède des sens, était un peu retenu de pêcher en ange. Il tenait pour évident que son intelligence n'avait rien d'angélique, en ce qu'elle dépendait du corps pour recevoir en soi les objets à connaître. Mais l'homme moderne dit avec Descartes : « 'je suis une chose qui pense, une substance dont toute l'essence n'est que de penser », ce qui est proprement la définition de l'ange. Je serais donc esprit, plutôt que corps et âme. J'ai un corps, mais cette substance étendue que je possède ne serait pas véritablement moi. Aussi, pour être soi, il conviendrait qu'on vive exclusivement selon l'esprit.

Molière, dans les *Femmes savantes*, a raillé à bon droit cette maxime : « Mais nous établissons une espèce d'amour/qui doit être épuré comme l'astre du jour./ La substance qui pense y peut être reçue,/Mais nous en bannissons la substance étendue. » L'expérience, relève Pascal, enseigne que cette maxime n'est pas tenable : « Cet homme né pour connaître l'univers, pour juger de toutes choses, pour régler tout un État, le voilà occupé et tout rempli du soin de prendre un lièvre » (S 453).

Immatériel, l'esprit est infatigable. Le corps se rappelle à lui, comme instrument matériel et, par là, fatigable. Mais, dans cette chasse, il y a plus assurément que le nécessaire délassément à procurer à la substance étendue. Elle est le divertissement où l'âme même s'abandonne, dans le dépit qu'elle sent de n'être pas qu'esprit : faute de remplir les ambitions de son orgueil angélique, elle tâche à s'ensevelir dans les plaisirs terrestres, ceux de la concupiscence.

Pascal remarque la disproportion de l'homme à l'égard de l'un et l'autre infini de l'univers visible. L'homme cependant demeure grand par son esprit, puisque, incapable de connaître aucun des infinis, il est du moins capable de les penser, et de penser l'univers. « Par l'espace l'univers me comprend et m'engloutit comme un point, par la pensée je le comprends » (S 145). Mais cette grandeur propre au roseau pensant vacille elle-même, devant cette autre disproportion de la pensée humaine elle-même, tant avec les bêtes sans intelligence, qu'avec les anges, qui ne sont qu'intelligence ; dans l'impuissance où l'âme se trouve aussi de tenir le milieu qui lui est propre, agitée qu'elle est des mouvements contraires de l'orgueil et de la concupiscence, du péché en ange et du péché en bête.

C'est pour le salut de l'âme que Dieu permet en elle ce partage, que Pascal se plaît à lui représenter pour mieux lui désigner Jésus-Christ comme son Sauveur. En Jésus-Christ, le Fils de Dieu s'est abaissé, dans notre humanité, au dessous des anges par son incarnation, et plus encore dans sa Passion, pour à la fin porter cette même humanité au-dessus des anges : et cela, dans le corps où il nous fait entrer par le baptême et qu'il nous donne en nourriture : ce corps devenu bien plus que la substance étendue dont le désignent les philosophes.

12 Prédication sur la joie, mercredi 9 VIIIBre 2024

Le mois d'octobre est celui du rosaire, qui partage la vie de Jésus-Christ en mystères joyeux, douloureux et glorieux : c'est signaler que la joie est non seulement au commencement, mais au principe de sa vie. Elle lui permet de traverser les heures douloureuses, avant que son humanité et celle de sa Mère ne soient élevées jusqu'à la plénitude de la gloire divine.

Aussi se propose-t-on de considérer la joie chez Pascal. Pascal convient, avec la Lettre aux Romains, que « Dieu a représenté les choses invisibles dans les visibles ». Mais cette pensée, qu'avec Jacqueline il marque à Gilberte dans la lettre du 1er avril 1648, qui fait des réalités sensibles comme une image sacramentelle des spirituelles, ne se marque plus guère dans la suite de ses écrits. Les réalités sensibles n'y sont plus des images, mais des voiles qui dérobent à nos regards les réalités spirituelles. Et si le propre d'un sacrement est de causer ce qu'il signifie, alors la joie sensible est comme un contre sacrement, propre à la fin à précipiter l'âme dans les tourments de l'enfer : « Les joies temporelles couvrent les maux éternels qu'elles causent. » écrit-il à Charlotte de Roannez le 26 octobre 1656.

Pour le chrétien qui s'y abandonne, la joie qui a pour terme ce monde qui passe n'est pas seulement funeste, par la perte des biens spirituels. Elle est « criminelle », dit Pascal dans la « Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies » (fin du n°XII), parce qu'elle conspire avec « le monde que je connais véritablement avoir été le meurtrier de celui que je reconnais pour mon Dieu et pour mon père », Jésus-Christ.

C'est que Jésus-Christ est venu dans ce monde pour combattre le monde, afin de se donner, lui, comme terme souverain de notre joie, sans partage possible avec la joie du monde. Dieu, il est venu « rempli[r] [l'âme] d'humilité, de joie, de confiance, d'amour » (S 690). Joie où l'âme ne s'exalte ni ne s'élève en soi, comme dans la joie du monde, mais s'abaisse en Dieu pour être relevée par lui, dans la confiance en lui, et dans l'amour de lui. « Le Dieu des chrétiens » est un Dieu jaloux, « qui fait sentir à l'âme qu'il est son unique bien, que tout son repos est en lui, qu'elle n'aura d'autre joie qu'à l'aimer » (699).

On sait par expérience que les joies du monde sont fugitives. Mais le sentiment de la joie que le chrétien trouve ici bas dans son Dieu l'est encore davantage. « Joie, joie et pleurs de joie » dont la « certitude » et le « sentiment » n'ont pas duré tout le temps des deux heures de la « nuit de feu », puisque interrompus par le cri de remords d'un crime épouvantable : « Jésus-Christ. Je m'en suis séparé. Je l'ai fui, renoncé, crucifié » (S 742).

Il est cependant possible de demeurer ici-bas dans cette joie de Dieu, à condition que l'on consente au régime propre à la grâce de Jésus-Christ, qui conditionne la joie de Dieu à la crainte de le perdre parce qu'on aura mis sa joie dans les choses du monde. C'est ce qui règle la réception du sacrement de pénitence : « Une personne me disait un jour qu'il avait une grande joie et confiance en sortant de confession. L'autre me disait qu'il restait en crainte. Je

pensai sur cela que de ces deux on en ferait un bon, et que chacun manquait en ce qu'il n'avait pas le sentiment de l'autre. » (S 590). Pascal écrit encore dans la lettre déjà citée à Charlotte de Roannez : « [Tandis que] les bienheureux ont cette joie sans aucune tristesse [...] nous devons travailler sans cesse à nous conserver cette joie qui modère notre crainte, et à conserver cette crainte qui modère notre joie ; et selon qu'on se sent trop emporter vers l'un, se pencher vers l'autre pour demeurer debout. »

13 Prédication sur les âmes du purgatoire, mercredi 27 IXbre 2024

Ce mois est de la prière pour les âmes du purgatoire. La première mention de ce mystère chez Pascal est dans la Lettre sur la mort de son père Étienne, du 17 octobre 1651, à sa sœur et à son beau-frère. Il les veut consoler dans l'excès de leur chagrin, qu'il avoue être naturel, s'agissant d'un si bon père. Mais ces consolations n'empruntent rien à la nature. « Il n'y a de consolation que dans la vérité », leur écrit-il (p. 314, éd. Plazenet-Lyraud). Et l'on voit, en lisant la lettre, que cette vérité ne doit rien à l'opinion, philosophiquement fondée, que l'âme serait immortelle : elle se tire tout entière de l'Évangile, et du mystère de Jésus-Christ, mort et ressuscité. L'événement retentit depuis lors sur la condition humaine. La mort, expose Pascal, ne doit plus être regardée comme un fait de nature, mais la manière par quoi Dieu associe l'homme au mystère de son Fils. Cette vérité mystérieuse combat l'évidence de la sensibilité et des sentiments. Cette vérité est joyeuse, et sa joie surnaturelle est propre à dominer sur l'affliction sensible : « Ne considérons plus un homme comme ayant cessé de vivre, quoique la nature le suggère. Ne considérons plus son âme comme périe et réduite au néant, mais comme vivifiée et unie au souverain vivant. »

Cette joie domine dans la lettre : à peine est-elle traversée de la pensée qu'Étienne se trouve en purgatoire, quoique il ait eu, dit Pascal, « une fin si chrétienne, si heureuse, si sainte et si souhaitable qu'ôté les personnes intéressées par les sentiments de la nature, il n'y a point de chrétien qui ne s'en doive réjouir » (p. 313). « Il n'y a rien qui puisse modérer [notre joie], sinon la crainte qu'il ne languisse pour quelque temps dans les peines destinées à purger les péchés de cette vie ; et c'est pour fléchir la colère de Dieu. La prière et les sacrifices sont un souverain remède à ses peines » (p. 322). Mais en réalité, Pascal oublie bientôt ses craintes pour l'âme de son père. Il enseigne, comme charité envers les morts, à pratiquer « les saints avis qu'ils nous ont donnés » (p. 323). Mais on s'avise bientôt qu'il vise surtout la consolation des vivants en qui Étienne sera présent par ses vertus par eux cultivées : « Faisons-le donc revivre devant Dieu en nous de tout notre pouvoir ; et consolons-nous en l'union de nos cœurs, dans laquelle il nous semble qu'il vit encore » (*ibid.*). Ainsi cette œuvre, accomplie en faveur des morts, tourne-t-elle en réalité au bénéfice des vivants.

Ce n'est que dans le fort de la maladie que sera donné plus tard à Pascal le sentiment de l'étendue des peines du purgatoire. Dans la *Prière pour demander*

à Dieu le bon usage des maladies, cet état est éprouvé par lui comme « une espèce de mort » La mort consiste ici à être « séparé du monde, dénué de tous les objets de mes attachements » (p. 1771) ; et donc sans être encore attaché et uni à Dieu lui-même pour l'éprouver comme un père plutôt que comme un juge redoutable.

Ainsi la vivification de l'âme par son « uni[on] au souverain vivant » n'est-il pas dominante en cette âme. Pascal saisit le sort de cette âme à travers sa condition chrétienne, frappée d'incertitude quant au salut. Il écrit ainsi dans les Pensées : « La peine du purgatoire la plus grande est l'incertitude du Jugement » (S 752). Mais cette pauvreté chrétienne, incertaine de soi, est la condition pour tout espérer de la miséricorde de Dieu. Or celle-ci se manifeste, dit Pascal, nous l'avons entendu, et « souverainement » par « les prières et les sacrifices » que les vivants ont soin d'élever jusqu'à Dieu en faveur des défunts.